

les cieux, comme un prince magnifique* répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons ; je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent le rivage des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau ! Si, au contraire, ce sont seulement des ^{astres} flambeaux allumés, pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte ! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant !

Mais parmi ces astres j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé*, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé de ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer, par réflexion*, les rayons qu'il reçoit du soleil ; et que le soleil éclaire par la lune les peuples qui ne peuvent le voir, pendant qu'il doit en éclairer d'autres. » FÉNELON.

IV. Il y a de nombreuses preuves de l'existence de Dieu. Mais celle de la beauté et de l'ordre de l'univers qu'il a créé ne vous suffit-elle pas, petits enfants ? Et puis, comment n'y croiriez-vous pas, quand tous les peuples y ont cru ? Un ancien écrivain, appelé Plutarque, disait : « Jetez les yeux sur la face de la terre ; vous pourrez trouver des villes sans remparts, sans lettres, sans magistrature, des peuples sans habitations fixes, sans propriété de biens, sans l'usage

des monnaies, mais vous ne trouverez nulle part une ville sans connaissance de la Divinité. »

On raconte de Fénelon que, montrant un jour sa montre à son royal élève, le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, il feignit de vouloir lui persuader qu'elle s'était faite toute seule.

— Toute seule ? s'écria l'enfant avec un sourire plein d'étonnement.

— Oui, toute seule ; n'en doutez pas. C'est un voyageur qui l'a trouvée, je ne sais plus en quel pays où il n'y a point d'horlogers, et il est certain qu'elle s'est faite toute seule.

— C'est impossible, dit le jeune duc ; Monseigneur, voudrait-il se moquer de moi ?

— Non, certes, mon enfant, je ne me moque point de vous ; mais que voyez-vous donc d'impossible à cela ?

— Une montre ne peut se faire toute seule ; on vous a trompé, Monseigneur !

Embrassant alors son élève, Fénelon lui montra le ciel resplendissant au-dessus d'eux et s'écria : « Que devez-vous donc penser, mon cher Louis, de ceux qui prétendent que le ciel et la terre se sont faits tout seuls ? S'il faut un horloger pour faire une montre, un architecte pour construire une maison, à plus forte raison a-t-il fallu un Etre suprême pour faire le vaste univers qui nous environne. Cet Etre supérieur à tous les autres s'appelle Dieu.



FÉNELON LUI MONTRA LE CIEL RESPLENDISSANT